

Quoi! vous me refusez un présent si léger!  
 Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.  
 Et vous, antres cachés, favorables retraites,  
 Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secrètes;  
 Grottes, qui tant de fois avez vu mon amant  
 Me raconter des yeux son fidèle tourment,  
 Lieux amis du repos, demeures solitaires,  
 Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires,  
 Déserts, rendez-le-moi : deviez-vous avec lui  
 Nourrir chez vous le monstre auteur de mon ennui?  
 Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame;  
 Emporte chez les morts ce baiser tout de flamme :  
 Je ne te verrai plus; adieu, cher Adonis!  
 Ainsi Vénus cessa. Les rochers, à ses cris,  
 Quittant leur dureté, répandirent des larmes :  
 Zéphyre en soupira : le jour voila ses charmes;  
 D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,  
 Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.

Serius aut citius sedem properamus ad unam.  
 Tendimus huc omnes, hæc est domus ultima, vosque  
 Humani generis longissima regna tenetis.  
 Hæc quoque, cum justos matura peregerit annos,  
 Juris erit vestri. (W.)

FIN DU POÈME D'ADONIS.

## LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC.

POÈME.

1673.

A SON ALTESSE MONSEIGNEUR  
LE CARDINAL DE BOUILLON<sup>1</sup>,  
GRAND AUMÔNIER DE FRANCE.

MONSEIGNEUR,

*Votre Altesse éminentissime ne refusera pas sa protection au poème que je lui dédie : tout ce qui porte le caractère de piété est auprès de vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un juste sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre au-*

<sup>1</sup> Emmanuel-Théodore de La Tour, cardinal de Bouillon, né en 1644, porta d'abord le nom d'abbé duc d'Albret : il prit celui de Bouillon quand son père changea les duchés d'Albret et de Château-Thierry contre la principauté de Sedan. Sachant que Louis XIV aimait l'abbé d'Albret, Clément IX nomma ce dernier cardinal, pour obtenir du prince un secours pour Candie, assiégée par les Turcs. Il se fit, par sa hauteur, beaucoup d'ennemis, et mérita, par son ingratitude envers le roi, l'exil dans lequel il mourut en 1715.

jourd'hui : mais, si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage ; je voudrais que cette idylle, outre la sainteté du sujet, ne vous parût pas entièrement dénuée des beautés de la poésie. Vous ne les dédaignez pas ces beautés divines, et les graces de cette langue que parloit le peuple prophète. La lecture des livres saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élévation, plus de majesté, et plus de force, que n'en ont les Virgile et les Homère. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus : ignorez-vous rien de ce qui mérite d'être su par une personne de votre rang ? Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démêler les diverses routes d'une contrée où vous vous êtes arrêté si peu. Que si votre goût peut donner le prix aux beautés de la poésie, il le peut bien mieux donner à celle de l'éloquence. Je vous ai entendu juger de nos orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer ; tout cela sans autre secours que celui d'une bienheureuse naissance, et par des talents que vous ne tenez ni des précepteurs ni des livres. C'est aux lumières nées avec vous que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'est

étonné. Ce qui consume la vie de plusieurs vieillards enchainés aux livres dès leur enfance, la jeunesse d'un prince l'a fait ; et nous l'avons vu, et la renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui de ces mœurs si pures, et d'une sagesse qui est la fille du temps chez les autres, et qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors du ciel, et le monarque qui, par ses armes victorieuses, s'est rendu l'arbitre de l'Europe, ont concouru de faveurs et d'estime pour vous élever. Après des témoignages d'un si grand poids, mes louanges seraient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajouter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie,

MONSEIGNEUR,

DE VOTRE ALTESSE SÉRÉNISSIME<sup>1</sup>,

Le très-humble et très-obéissant  
serviteur,

DE LA FONTAINE.

<sup>1</sup> Chardon de La Rochette assure que La Fontaine fut obligé de supprimer la première édition de son poème de Saint Malo, parce que dans la souscription de cette épître dédicatoire il avait indûment donné au cardinal de Bouillon le titre d'*altesse sérénissime*. Cette assertion peu probable nous montre du moins que les choses les plus indifférentes en apparence ont leur degré d'importance, et que les éditeurs de notre poète ont eu tort de retrancher cette souscription, que nous rétablissons ici d'après la première édition ; Paris 1673, in-8°, de cinquante pages, chez Claude Barbin. (W.)

---

LA CAPTIVITÉ  
DE SAINT MALC,

POÈME.

---

REINE des esprits purs, protectrice puissante,  
Qui des dons de ton fils rend l'ame jouissante,  
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,  
Procurant l'innocence, ou bien le repentir;  
Mère des bienheureux, Vierge enfin je t'implore.  
Fais que dans mes chansons aujourd'hui je t'honore;  
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs  
Que j'allois mendier jadis chez les neuf sœurs.  
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire<sup>1</sup>.  
Je chante d'un héros la vertu solitaire,  
Ces déserts, ces forêts, ces antres écartés,  
Des favoris du ciel autrefois habités.  
Les lions et les saints ont eu même demeure.  
Là, Malc prioit, jeûnoit, soupiroit à toute heure;  
Pleuroit, non ses péchés, mais ceux qu'en notre cœur

<sup>1</sup> La Fontaine, qui avoit déjà consenti à laisser paroître sous son nom le recueil de *Poésies chrétiennes et diverses* de M. de Brienne, composa le poème de Saint Malc d'après les instances de Messieurs de Port-Royal. J.-B. Rousseau en parle avec éloge dans une de ses lettres, t. I, p. 157, édit. in-12, Genève, 1750.  
(W.)

A versés le serpent dont Christ est le vainqueur.  
 Malc avoit dans ces lieux confiné sa jeunesse,  
 Vivoit sous les conseils d'un saint plein de sagesse,  
 Conservoit avec soin le trésor précieux  
 Que nous tenons d'une eau dont la source est aux cieux.  
 Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,  
 Aux trésors temporels le jeune saint succombe;  
 Croit qu'on en peut jouir sans être criminel;  
 Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel;  
 Qu'on n'a qu'à faire entrer, par un pieux usage,  
 Les membres du Seigneur et leur chef en partage.  
 Funeste appât de l'or, moteur de nos desseins,  
 Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux saints!

Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse  
 Qu'il va de ses aïeux recueillir la richesse :  
 Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands  
 Ne soient mal dispensés par d'avares parents;  
 Qu'il veut fonder un cloître, et destine le reste  
 A vivre sans éclat, toujours simple et modeste,  
 Donnant un saint exemple, et par ses soins pieux  
 Peut-être plus utile au siècle qu'en ces lieux.

Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise  
 Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.  
 Où vous exposez-vous ? et qu'allez-vous tenter ?  
 En de nouveaux périls pourquoi vous rejeter ?  
 De triompher toujours seriez-vous bien capable ?  
 Ah ! si vous le croyez, l'orgueil vous rend coupable ;  
 Sinon votre imprudence a déjà mérité

Les reproches d'un Dieu justement irrité.  
 Fuyez, fuyez, mon fils, le monde et ses amorces :  
 Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.  
 Fuyez l'or ; mais fuyez encor d'autres appas :  
 On ne sort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.  
 La paix que nous goûtons a-t-elle moins de charmes ?  
 Quoi ! vous hasarderiez le fruit de tant de larmes,  
 Et celui de ce sang qu'un Dieu versa pour vous !  
 A ces mots le vieillard se jette à ses genoux.

Malc le quitte en pleurant ; triste et funeste absence  
 Il abandonne au sort sa fragile innocence ;  
 S'engage en des chemins pleins de périls et longs.  
 D'Édesse à Béroé sont de vastes sablons :  
 L'astre dont les clartés sont esclaves du monde  
 Parcourt avec ennui cette pleine inféconde :  
 S'il y voit quelque objet, c'est un objet d'horreur.  
 Maint Arabe voisin y portoit la terreur.  
 Du passant égorgé le corps sans sépulture  
 D'un ventre carnassier devenoit la pâture.  
 On voyoit succéder, en ces cruels séjours,  
 Aux brigands les lions, aux lions les vautours.  
 Marcher seul en ces lieux eût eu de l'imprudence.  
 La fortune joint Malc à des gens sans défense :  
 Peu de jeunesse entre eux, force vieillards craintifs,  
 Femmes, famille, enfants aux cœurs déjà captifs.  
 Ils traversoient la plaine aux Zéphirs inconnue :  
 Un gros de Sarrazins vient s'offrir à leur vue,  
 Milice du démon, gens hideux et hagards,  
 Engéance qui portoit la mort dans ses regards.

La cohorte du saint d'abord est dispersée :  
 Équipages, trésors, jeune épouse est laissée.  
 Telle fuit la colombe, oubliant ses amours,  
 A l'aspect du milan qui menace ses jours.  
 Telle l'ombre d'un loup dans les verts pâturages  
 Écarte les troupeaux attentifs aux herbages.  
 Les compagnons de Malc, épanus par ces champs,  
 Tomboient sans résister sous le fer des brigands.  
 De toutes parts l'horreur régnoit en ce spectacle ;  
 La proie apportoit seule au meurtre de l'obstacle.  
 Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer  
 Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.  
 Les pères chargés d'ans, laissant leurs tendres gages,  
 Fuyoient leur propre mort en ces funestes plages,  
 Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien  
 Près de qui vivre un siècle aux vrais pères n'est rien.  
 L'amant et la compagne à ses vœux destinée  
 Quittoient le doux espoir d'un prochain hyménée :  
 Malheureux ! l'un fuyoit ; on eût vu ses amours  
 Lui tendre en vain les bras implorant son secours.

Une dame encor jeune et sage en sa conduite,  
 Aux yeux de son époux dans les fers fut réduite.  
 Le mari se sauva regrettant sa moitié :  
 La femme alla servir un maître sans pitié ;  
 Au chef de ces brigands elle échut en partage.  
 Cet homme possédoit un fertile héritage,  
 Et de plusieurs troupeaux dans l'ardente saison  
 Vendoit à ses voisins le croît et la toison.  
 Notre héros suivit la dame en servitude.

Ce fut lors, mais trop tard, que pour sa solitude,  
 Pour son cher directeur et ses sages avis,  
 Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.  
 Forêts, s'écrioit-il, retraites du silence,  
 Lieux dont j'ai combattu la douce violence,  
 Angéliques cités d'où je me suis banni,  
 Je vous ai méprisés, déserts, j'en suis puni.  
 Ne vous verrai-je plus ? Quoi ! Songe, tu t'envoles !  
 O Malc ! tu vois le fruit de tes desseins frivoles !  
 Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé  
 De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé.  
 Ainsi Malc regrettoit sa fortune passée.  
 Cependant des brigands la proie est entassée.  
 On l'emporte à grand bruit : ils s'en vont triomphants.  
 Leur chef voulut que Malc adorât ses enfants,  
 Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques  
 Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des monarques.  
 Un Arabe exigea ce superbe tribut.  
 Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le put,  
 S'il en subit la loi sans peine et sans scrupule,  
 C'est ce qu'en ce récit l'histoire dissimule<sup>1</sup>.

Bien qu'à peine la dame achevât son printemps,  
 Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatants,  
 L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légère :  
 Il lui donna l'emploi d'une simple bergère,

<sup>1</sup> Il nous semble que le récit de saint Malc, tel que saint Jérôme le rapporte, ne dissimule rien. Les voici : *Pervenimus ad interiorem solitudinem ubi dominam liberosque ex more gentis adorare jussi, cervices flectimus.* Nous faisons cette remarque précisément parce que La Fontaine a suivi très-exactement le récit de saint Malc. Il s'est montré en vers historien exact, et n'a pas usé ici du privilège qu'Horace accorde aux poètes.

Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.  
Bientôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.

Le saint couple cherchoit les lieux les plus sauvages,  
S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages;  
Lui-même il se fuyoit; et jamais dans ces bois  
Les échos n'ont formé de concerts de leurs voix.  
Aux jours où l'on faisoit des vœux pour l'abondance,  
Ils ne paroissent point aux jeux ni dans la danse :  
On ne les voyoit point à l'entour des hameaux,  
Mollement étendus, dormir sous les ormeaux.  
Les entretiens oisifs et féconds en malices,  
Du mercenaire esclave ordinaires délices,  
Étoient fuis avec soin de nos nouveaux bergers;  
Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.  
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prières,  
Ni la main du Sommeil n'abassa leurs paupières.  
La nuit se passoit toute en vœux, en oraison.

Dès que l'aube empourroit les bords de l'horizon,  
Ils menaient leurs troupeaux loin de toutes approches.  
Malc aimait un ruisseau coulant entre des roches.  
Des cédres le couvroient d'ombrages toujours verts :  
Ils défendoient ce lieu du chaud et des hivers.  
De degrés en degrés l'eau tombant sur des marbres,  
Méloit son bruit aux vents engouffrés dans les arbres.  
Jamais désert ne fut moins connu des humains;  
A peine le soleil en savoit les chemins.  
La bergère cherchoit les plus vastes campagnes :  
Là ses seules brebis lui servoient de compagnes :

Les vents en sa faveur leur offroient un air doux :  
Le ciel les préservoit de la fureur des loups,  
Et gardant leurs toisons exemptes de rapines,  
Ne leur laissoit payer nul tribut aux épines.  
Dans les dédales verts que formoient les halliers,  
L'herbe tendre, le thym, les humbles violiers,  
Présentoient aux troupeaux une pâture exquisite.  
En des lieux découverts notre bergère assise  
Aux injures du hâle exposoit ses attraits,  
Et des pensers d'autrui se vengeoit sur ses traits.  
Sa beauté lui donnoit d'éternelles alarmes.  
Ses mains avec plaisir auroient détruit ses charmes :  
Mais n'osant attenter contre l'œuvre des cieus,  
Le soleil se chargeoit de ce crime pieux.  
O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,  
Que d'un soin différent votre ame est agitée!  
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,  
De ses dons naturels au moins contentez-vous.

Tandis que la bergère en extase ravie  
Prioit le saint des saints de veiller sur sa vie,  
Les ministres divins veilloient sur son troupeau.  
Quelquefois la quenouille et l'artiste fuseau  
Lui délassoient l'esprit, et, pour reprendre haleine,  
De ses propres moutons elle filoit la laine.  
Pendant qu'elle goûtoit ce plaisir innocent,  
Tournant parfois les yeux sur son troupeaux paissant,  
Que vous êtes heureux, peuple doux! disoit-elle;  
Vous passez sans pécher cette course mortelle.  
On loue en vous voyant celui qui vous a faits :